

Capitale risque

« Les jeunes gens s'adonneront éperdument à ce jeu sérieux et stérile. Il dénaturera leur vie. Les facultés seront désertes. On fermera les laboratoires. »

Louis Aragon, *Le paysan de Paris*.

Gagné la terre au terminus de la ligne 7, station Louis Aragon, pour récupérer un bout de ciel au bord de la Seine, où les bouquinistes ferment boutique.

Spécial Finance, la bourse facile dans la vitrine d'un kiosque. Un coursier chinois parle seul, non, il a une oreillette sous son casque. Ce *golden boy* prévoit de *brainstormer* un *meeting* avec son service de *consulting*. Une femme se pend au bras d'un homme pressé qui parle à son chien. *Le Baroudeur, La Liberté, En attendant l'or* : pour les noms de bistros, la capitale est inspirée.

On mentionne les lumières de l'esprit et les soulèvements du peuple, mais ne défilent ici que trois livreurs irritables et quelques vieillards foutus.

Des érections, des promotions, des ascensions, c'est vivifiant, et les toits sont assez hauts pour garantir la mort : un quotidien gratuit raconte qu'un journaliste au magazine *La Vie* a mis fin à ses jours en sautant de la terrasse du 56ème étage de la Tour Montparnasse.

Un convoi de sable défile devant un panneau interdisant la baignade. Un autre flanqué d'un drapeau européen convoie des détrousseurs de gargouilles porte-stylo, de préservatifs Pigalle, de pin's Boulangerie de Paris et de décapsuleurs Comptoir des Colonies. Il y a des photographies du Sacré Coeur sur les commodes des familles tortionnaires du monde entier.

À l'abri d'un saule qui plonge ses branches dans la Seine, sur les pavés moussus du square Barye, on ne sait que répondre à la question gravée sur le quai d'en face : « la France pouvait-elle oublier cette armée venue d'Afrique qui réunissait les Français libres, les pieds-noirs, les goumiers, les tirailleurs marocains, algériens, tunisiens, sénégalais et les soldats de la France d'Outre-mer ? ».

« Si vous aimez les oiseaux, ne les nourrissez pas. Le nourrissage rend les oiseaux sauvages dépendants de l'homme » ; la Mairie de Paris a fixé cet avertissement sur le portail d'un petit parc gris où une dizaine d'Africaines se fendent la pipe autour de marmots à la peau laiteuse. Si les mamans de jour prennent du bon temps, celui qui joue avec son propre enfant est regardé de travers, car il est 11 heures du matin et c'est un chômeur.

Un lycée a hissé sur ses murs une banderole solidaire (des policiers en civil s'étaient postés la veille à la sortie des cours pour coffrer trois étudiants clandestins).

La petite vieille qui mendie debout, un gobelet dans la main, au sommet des marches de la station Blanche, n'est pas là aujourd'hui, parce qu'elle est morte cette nuit.

À Belleville, un jeune homme interpelle les passants : « Marlboro, Marlboro, Marlboro ! ». Ses amis ont les cheveux laqués, à coup sûr des immigrés. Ils rachètent les habits neufs qu'a volés un toxicomane, un Français de souche, pour les revendre à d'autres Français de souche.

À 14 heures, le marché de Belleville reçoit le service Propreté de Paris : un camion poubelle à compresseur, un petit véhicule à balais rotatifs et une camionnette-citerne. À 15 heures, le marché de Belleville n'est plus, n'a jamais été. On comprend alors que la capitale se porte bien. Aucun problème de transit. Pas une offrande canine, pas un véhicule en dehors des cases. Dociles derrière les feux rouges. Ne jetez pas le verre entre 20 heures du soir et 7 heures du matin. Une Perrier citron, s'il vous plaît. On parle un peu anglais, on fait un effort. Les cendres dans le cendrier, une muselière sur le museau et quelques serveurs cocaïnomanes pour créer l'ambiance.

Des baraquements fument sous le pont des Invalides. Le pont de l'Alma affiche complet. Des pauvres types font sécher leurs fringues sous la passerelle Debilly. Conformément à la législation en vigueur, on désamiante le pont de Grenelle.

Là-bas, le pont que traversait quotidiennement l'amant de Marie Laurencin. Au premier plan, une petite statue de la liberté qui cherche sa grande sœur américaine, mais ne trouve que les locaux de TF1. Pour peu, elle verrait s'activer les collaborateurs de TF1 qui ont honte de travailler pour TF1, mais travaillent quand même pour TF1, parce qu'ils ont des pensions à payer, des prêts à rembourser et des redevances télé à régler.

L'allée des Cygnes porte mal son nom. Du lâché initial, il ne reste plus un palmipède. Une femme fait la lecture à un homme qui dort sur ses genoux. Des Russes se cassent la gueule en écoutant du rock slave sur un transistor qui sature. Au bout de l'allée, le pont Bir-Hakeim se souvient d'une sacrée raclée...

Monsieur Haussmann n'avait pas tort : il faut bousculer les perspectives. La capitale s'est trop serré la ceinture. Le sang ne circule plus. Nécrose, gangrène. Ceux qui crachent, ceux qui se marrent, ceux qui copulent, ceux qui pleurent, ceux qui occupent la place, ceux qui ont des visages de viande rouge, ceux qui vous parlent dans les yeux, ceux-là habitent hors du bocal.

La nation organisera bientôt des ponts aériens pour sauver ces beaux spécimens. La loi les protégera comme elle protège les minorités ethniques. On leur rendra visite comme on se décide à dire au revoir à une agonisante : s'asseoir sur le bord du lit de la Seine, lui prendre la main, lui parler délicatement, puis s'en aller, un peu coupable de la laisser seule face à son triste sort. « À Paris vivait jadis une ethnie en parfaite autarcie, une ethnie qui adorait les beaux mots : *melting-pot*, *prime time*, *low cost* et bien d'autres... »

Gare de Lyon, *bye-bye* Paris.